

Des princesses et des hommes

Emmanuelle DELAFRAYE

Illustration de couverture : Marion Bataille
Graphisme : Frank Secka

© Éditions du Rouergue, 2007
Parc Saint-Joseph - BP 3522 - 12035 Rodez CEDEX 9
Tél. : 05 65 77 73 70 - Fax : 05 65 77 73 71
info@lerouergue.com - www.lerouergue.com

doAdo

ÉDITIONS DU ROUERQUE

Ils sont là tous les deux, lui dans un smoking qui semble trop petit pour ses larges épaules, elle dans une robe de strass, aussi naturelle que si elle portait un jean, tous les deux devant un public de quatre mille personnes qui les applaudit comme des forcenés. Il saisit le micro, fait semblant de tousso-ter pour réclamer le silence, tout le monde rit, il prend la parole, dit que le film n'aurait été rien sans ma participation, à moi, la petite Française, il regrette que l'océan soit si grand, que je ne sois pas là ce soir pour partager avec eux ce triomphe, mais il est sûr que je regarde la retransmission

et il m'envoie à travers la caméra toute son affection. Il lui passe le micro, elle me donne son sourire et me remercie de notre amitié, j'ai des larmes qui coulent sur mes joues, ils sont ma famille, ma vraie famille, même si elle est complètement imaginaire.

J'ai seize ans, des jambes très longues, un petit paréo d'hiver ultracourt que je me suis cousu dans un vieux rideau et des jambières en velours mauve. J'adore enjamber les clôtures devant les mères de famille quand elles sont avec leur mari. Ma vraie famille, c'est ma mère divorcée qui pense que la peinture est la seule chose qui vaille la peine dans ce monde et mon père qui travaille tellement qu'il n'a le temps de me téléphoner que trois fois par an. Le but de ma vie ? Faire du cinéma. En attendant, ma principale occupation, c'est rêver des acteurs quand ils semblent à la fois forts et sensibles. Rêver de leur regard qui change d'expression quand il se pose sur la femme qu'ils aiment, de leur respiration qui s'accélère, du goût de leur peau, de la douceur de leurs doigts et de la puissance de leurs muscles. Je peux y passer des heures,

jusqu'à ce que les lignes de leur visage s'estompent, qu'ils perdent de leur présence et s'évanouissent comme les songes.

En ce moment, vous les avez peut-être reconnus, c'est Johnny Tebbud et Claire Larall qui jouent les premiers rôles dans mes scénarios. Ce que j'aime en lui, c'est son mélange de douceur et de violence. On raconte que sous la pression il peut fracasser un hôtel mais il a aussi retardé le tournage d'un film pour rester avec sa femme qui attendait un bébé. Ceci dit, depuis quelques semaines se promène dans ma tête un rival sérieux. Le nouveau voisin de palier. Il a une voix grave qui me fait de l'effet jusqu'à la racine des cheveux. Et une manière de vous regarder avant de parler, quelque chose d'incroyable. Un peu de la manière dont Johnny regarde Claire dans *Le Pacte*. Toutes les ménagères de l'immeuble s'accordent pour le trouver très séduisant. Le voisin, je veux dire. Et comme il est célibataire, c'est un bon sujet de conversation. Même ma mère, qui n'a rien d'une ménagère, je peux vous le certifier – aucun espoir de trouver le frigo plein quand elle

est partie sur une toile –, s'attarde sur le palier quand elle le croise. Alors je reste à ses côtés, en essayant d'avoir l'air inspiré. Pas évident. Mais j'ai remarqué qu'il aime bien prendre son café à la fenêtre. Du coup, je ne me fais plus prier pour descendre la poubelle le matin.

La mémé d'au-dessus

Ma fille a encore insisté pour la maison de retraite. À quatre-vingt-trois ans, monter quatre étages, ce n'est vraiment pas raisonnable, lui semble-t-il.

J'ai toujours vécu ici, dans cet immeuble, mon immeuble. Et je ne me suis jamais laissé aller à la fainéantise de prendre l'ascenseur. La France, elle, s'est laissé aller le jour où on a installé tous ces ascenseurs, sèche-linge et je ne sais encore quels autres bidules et je ne veux pas le savoir ! Il n'y a qu'à regarder comment vit la famille en dessous de chez moi pour se rendre compte que le monde est

devenu fou. Remarquez, quand je dis la famille... c'est par pure politesse. Une mère célibataire et sa fille, car le père, on ne l'a jamais vu. La fille, pour reprendre un mot de la télévision, est une adolescente. Moi, je n'ai jamais été une adolescente. La mère est peintre, je ne vous dis que cela. La première fois que je l'ai vue, je lui ai dit que je n'accepterai jamais que des hommes nus posent comme modèles dans mon immeuble. J'ai bien vu qu'elle se retenait pour ne pas ricaner. Elle a sorti des grands mots pour m'entourlouper, comme quoi elle travaillait sur l'empreinte, les souvenirs, la composition des formes, du blabla pour du barbouillage. Je les ai vues, ses toiles, elles ne ressemblent à rien ! Sa fille s'habille avec des lambeaux de tissu. Quand elle se penche, on lui voit presque les fesses. Et la mère ne dit rien. J'entends le soir les portes qui claquent, la musique qui hurle, la mère qui hurle encore plus fort, la musique qui s'arrête et la fille qui crie. Quasiment tous les soirs.

Quand je raconte ça à *ma* fille, elle me rétorque que je n'ai qu'à aller dans la maison de retraite. Je serais au calme. Tellement au calme que j'en

mourrais, lui ai-je répondu. Cela lui a cloué le bec. Et puis je n'aurais plus rien à observer, la vie des autres grincheuses de mon âge ne m'intéresse pas, plus rien à observer, plus rien à raconter. Morte et enterrée, je serai.

Mon pauvre mari se retournerait dans sa tombe s'il voyait les mœurs de cette mère et de sa fille mais, paix à son âme, je dois dire qu'elles, elles sont vivantes. La mère est toujours aimable quand je la croise et la fille, qui vient faire un peu de ménage chez moi pour gagner de quoi s'acheter ses vêtements qui ne ressemblent à rien, n'a pas les deux pieds dans le même sabot. Une vraie tornade. L'appartement est propre quand elle repart mais moi j'ai la tête qui tourne. C'est parce que je ne suis qu'une vieille râleuse, dit ma petite-fille.

Enfin, ce matin, ce n'était pas moi qui râlais, c'était la petite dame du deuxième. Elle a eu un dégât des eaux à cause de la machine à laver de la peintre (*la* peintre !) qui avait débordé. Il va falloir qu'elle répare cela. Sans homme. Et sans argent j'ai bien l'impression. Faire un enfant et divorcer après, on n'a pas idée ! Dans une vie,

tout se paye, répétait toujours mon mari. Encore une fois, mes petites observations lui donnent raison.